



# Un sillage de poudre d'eau

**JOYCE MANSOUR** Un portrait de la dernière égérie d'André Breton.

## UNE VIE SURREALISTE

De Marie-Francine  
Mansour,  
France Empire,  
254 p., 21 €.



THIERRY CLERMONT  
tclermont@lefigaro.fr

**M**ÊME pour ceux qui la connaissent, l'image de Joyce Mansour est floue ou déformée, incomplète. On y voit la dernière égérie d'André Breton, l'amie intime de Mandiargues, la muse égyptienne et mondaine, la belle et brune amie des derniers peintres surréalistes. Pour d'autres, Mansour c'est la femme qui accueillit chez elle, en 1959, une soirée happening baptisée « L'Exécution du testament du marquis de Sade ». Bien sûr, elle fut bien plus que cela. C'est ce que nous montre et nous dévoile sa belle-fille, Marie-Francine Mansour, dans cette biographie captivante qui remet cette poète à sa juste place : celle d'un brillant écrivain qui avait joué avec les feux les plus brûlants, et toujours dans le foisonnement de soi.

### « Une flamme noire »

Au lendemain de sa mort, en 1986, à cinquante-huit ans, son premier éditeur, Pierre Seghers, avait écrit : « Une flamme noire. Je me souviens d'une flamme noire qui palpitait au creux d'une roche. Une Égyptienne,

jeune impétueuse et singulière, championne de course à pied et de saut en hauteur, fille-missile qui nageait dans la mer Rouge plus vite que les hommes, en laissant derrière elle un sillage de poudre d'eau, comme si elle eût brûlé la mer. »

Née en Angleterre en 1928, ayant grandi en Égypte, cette riche fille d'industriels s'installe à Paris en 1952, avec son second mari, Samir, dans un vaste appartement à l'orée du bois de Boulogne. L'année suivante, elle fait une entrée fracassante en littérature avec un recueil, *Cris*, salué sur-le-champ par la critique. Un volume composé de poèmes de fureur, hantés par la mort, où selon sa biographe, elle « dépeint, avec des mots nus, les abîmes du vice et de la vertu ». On peut notamment y lire : « Je criais sans ouvrir la bouche/pour ouvrir la tête à la nuit. » La même tonalité se retrouve dans son recueil suivant, publié chez Minit (Déchirures), où l'érotisme est dominé par la violence et la mise en danger des corps.

Entre-temps, elle s'est liée d'une amitié intime avec André Breton qui l'appelle « la tubéreuse enfant du conte oriental ». Ils se voient tous les jours, au café, dans les rues, chinent aux Puces, fréquentent

Drouot. Il lui avoue : « Je puise tant de goût de vivre dans votre amour de la vie. » Il avait vu dans *Les Gisants satisfaits*, superbe recueil de contes publié par Jean-Jacques Pauvert, un « jardin des délices de ce siècle ».

### « Candeur diabolique »

Mansour avait également fasciné Henri Michaux à qui elle dédiera *Le Grand Jamais* (1981) et l'érotomane André Pieyre de Mandiargues qui l'avait connue au Caire, au début des années 1950 : « Tu es la plus jolie et la plus soyeuse des chouettes brunes. » D'autres avaient loué sa « candeur diabolique ». Parmi ses amis peintres, on retiendra les noms de Hans Bellmer, de Roberto Matta, ce « pérégrin de l'amour », du Cubain Jorge Camacho et surtout d'Alechinsky qui avait illustré nombre de ses recueils.

Publiées en 1991 chez Actes Sud, ses œuvres complètes viennent d'être rééditées aux éditions Michel de Maule. On la retrouvera également au Musée du quai Branly pour une exposition baptisée « Joyce Mansour, poétesse et collectionneuse », à partir du 18 novembre. Elle nous avait prévenus, il y a bien longtemps : « Même morte je reviendrai forniquer dans le monde »... ■



Joyce Mansour, qu'André Breton appelait «*la tubéreuse enfant du conte oriental*». (GILLES EHRMANN © COLLECTION PARTICULIERE)